numéro 30 septembre 2019

SurBooké

La lettre de la bibliothèque de l'Apit

Chronique œnologique

Il en va des bouquins comme des vins. À moins que cela ne soit l'inverse. En les ouvrant on se dit que le meilleur est devant nous, que la mystérieuse alchimie d'un auteur, de sa langue et d'une histoire est faite pour nous. Il arrive hélas que certains livres finissent, non pas dans l'évier, mais sur une étagère parce que nous n'avons aucune raison de nous infliger une lecture qui ne nous apporte rien. Heureusement, comme le caviste l'est pour le pinard, le libraire a été inventé pour vous amener du plaisir. Alors visitez leur boutique ou continuez à lire cette lettre qui relaie à longueur de numéro les conseils de cette noble profession. Certes on ne vous garantit rien, tout dépendra de vos goûts voire des circonstances où vous vous y mettrez. C'est votre droit comme aime à le rappeler Daniel Pennac qui est présent un peu plus loin. On peut aussi préférer la bière au vin, le polar au roman traditionnel. Ou encore tout aimer à la fois, car s'il est une chose certaine c'est que votre foie supportera tous vos bouquins.

Alors plongez dans nos suggestions. Il y a des bouquins de garde comme *Canal Mussolini* ou *Au bonheur des ogres*. Des bouquins de soif comme ces deux polars qui rendent hommage au monument de culture qu'est le Tour de France. Vous les terminerez épuisés mais heureux d'avoir franchi les montagnes quitte à vous arrêter de temps en temps pour arroser les fleurs. Vainqueurs ou victimes d'un coup de moins bien, vous ne mettrez pas la flèche avant d'avoir terminé ces deux livres.

Sommaire

Canal Mussolini, **Antonio Pannacchi, p2**

Aux Cinq Rues **Lima, Mario Vargas Llosa, p4**

La dernière étape, **Alfred Azkabade, p5**

Mort contre la montre, **Jorge Zepeda Patterson, p6**

La salle de bal, **Anna Hope, p7**

Souvenirs de la marée basse, **Chantal Thomas, p8**

Au bonheur des ogres, **Daniel Pennac, p9**

La bibliothèque fonctionne les jeudis de 13 heures 30 à 14 heures sur le palier du premier étage.

Contacts :
Pierre-Julien Andrieux,
Sylvie Mercier,
Valérie Bougeant,
Axelle Bonzi,
Laurent Bisault,
Éric Ambiaud (SSP)
Marceline Bodier (DG)

Canal Mussolini

Antonio Pannacchi, Liana Levi

Deux pour le prix d'un. La vie d'une famille de métayers installés du côté de Ferrare en Émilie-Romagne. Et le récit de la prise de pouvoir de Benito Mussolini et des fascistes en Italie. Voire trois car ce livre très réussi, qui reçut le prestigieux prix Strega en 2010, suscita une polémique sur son contenu. Au début du XX^{e} siècle les Peruzzi travaillent les terres des comtes Zorzi Villa. Ils sont nombreux, une tribu de dix-sept frères et sœurs, car comme il faut beaucoup de bras pour pratiquer cette agriculture qui ignore les machines, alors autant faire des enfants. Surtout que tous ne survivront pas. Mais ça tombe bien, les hommes aiment les femmes dans cette famille, les femmes le leur rendent bien, alors on s'agite le soir sous les draps, à commencer par le grand-père et la grand-mère du narrateur dont on ne découvre le nom qu'à la fin du roman. On vous parle ici du petit-fils, pas des grands-parents, les Peruzzi mais ça on vous l'a déjà dit. Même si on vit plutôt bien à la ferme, les Peruzzi ne possèdent rien, sinon des dettes. Alors ils ne manquent pas de soutenir les plus rouges des syndicalistes qui viennent parler au pays. Pas les socialistes de base, mais les plus durs d'entre eux qu'incarne Benito Mussolini. Alors quand Benito vient à la ferme ils tombent sous son charme, d'autant plus qu'il en profite pour réparer la herse de la famille. Et pour regarder les fesses de la grand-mère, ce qui met en pétard le grand-père qui la traite aussitôt de traînée. L'a-t-il aussi

emmenée au lit, la grand-mère s'en défendit toute sa vie, y compris quand ses jeunes enfants clamaient à qui voulait les entendre « *qu'il avait baisé Mémé* ». Avec la Marche sur Rome, Mussolini accède au pouvoir et la famille vire du rouge au noir. Rien d'idéologique mais la seule conviction que le pays était désormais en de bonnes mains. Ce que ne comprirent pas les Peruzzi, c'est que le *Duce* fut à l'origine de leur ruine en instaurant les quotas 90, qui ne furent rien d'autre qu'une réévaluation de la lire, une livre sterling valant désormais 90 lires parce que le temps était passé où l'Italie était quantité négligeable. Mais comme toute réévaluation de la monnaie, celle-ci provoqua une baisse des prix. Une aubaine pour les industriels, qui comme les Agnelli importaient leur énergie et leur acier. Une catastrophe pour les métayers car le prix du blé fut divisé par deux. La faim en poussa 30 000 du Frioul, de Vénétie ou du Ferrarais à émigrer au sud de Rome dans un projet pharaonique du parti fasciste : l'aménagement des marais Pontins. Une zone parfaitement insalubre, ravagée par la malaria et où ne vivaient que quelques bandits. À la clef des parcelles dont ils seront à terme propriétaires. Les travaux avancent, des villes sont mêmes créées à proximité alors que Mussolini était précédemment un fervent partisan de la ruralité, et surviennent les ambitions guerrières du *Duce*. Avant même la seconde guerre mondiale, il décide de repartir à la conquête de l'Abyssinie plus connue aujourd'hui sous le nom d'Éthiopie. Pourquoi donc l'Italie n'aurait-elle pas d'empire alors que la France, la

Grande-Bretagne et l'Allemagne en ont un ? Et voilà certains de nos Peruzzi partis en Afrique alors que la précédente tentative de conquête s'était terminée par une débâcle. Sans avoir lu le livre, vous savez sans doute que ce deuxième essai fut moins catastrophique que le précédent. Et inutile de dire que Mussolini s'était opposé à la première tentative. Autres temps autres morts. La description des aventures guerrières de l'Italie fasciste est un vrai régal. Dès le début, l'aviateur Italo Balbo tente d'expliquer à Mussolini que l'Italie ne peut pas attaquer les États-Unis. Rabroué par le *Duce*, il sort de l'entrevue en disant « *Y d'vient fou ou quoi ? Montre-le donc à un médecin, fiston !* ». Et quand les Italiens affrontent les Anglais en Libye, il y a soixante mille Britanniques contre trois cent mille Italiens. « *Trois cent mille charlots* » ajoute Pennacchi. Certes le livre ne critique pas le régime italien, mais ce n'est pas le sujet. Il s'agit du récit de la vie d'une famille. Le portrait de Mussolini rappelle d'ailleurs celui que Chaplin en fit dans le *Dictateur*. Alors pourquoi s'en priver ? Pourquoi se priver de la découverte par des paysans du Nord d'un autre pays. Pas la même langue, des habitants qui les traitent de mangeurs de polenta alors qu'eux les appellent les bougnoules. De la découverte des olives qui partent au fossé faute de savoir qu'en faire. Mais qu'on se rassure, en Italie comme en France, quand les Américains eurent gagné la guerre, le peuple vint les applaudir.

Aux Cinq Rues, Lima

Mario Vargas Llosa, Gallimard

Petit conseil. Vous cherchez un livre et vous ne savez pas quoi choisir ? Piochez dans l'œuvre de Vargas Llosa, elle est immense et vous ne serez pas déçus. Même si rares sont ceux qui ont tout lu du prix Nobel péruvien de littérature, on peut affirmer que tous ses bouquins sont lisibles et parfois carrément géniaux. Parce qu'il a obtenu le Nobel ? Assurément non, car qui aurait envie de se taper du Claude Simon ? Alors que la *Fête au Bouc* qui raconte la vie du dictateur Trujillo, président pendant des années de la République dominicaine, est une merveille. *Aux Cinq Rues, Lima* est le dernier roman de Vargas Llosa. Comme souvent, ses racines puisent dans l'histoire du Pérou car Llosa a aussi été un homme politique, candidat à l'élection présidentielle péruvienne en 1990. Il fut sévèrement battu au second tour par un inconnu d'origine japonaise : Alberto Fujimori. Nul ne sait ce qu'aurait donné le très libéral Llosa comme président, mais il aurait assurément mieux fait que Fujimori, qui fut un des élus les plus corrompus d'Amérique latine. Celui qui foula les libertés publiques et fit assassiner de nombreux Péruviens. Dans *Aux Cinq Rues, Lima* Llosa règle ses comptes avec Fujimori et plus précisément avec celui qu'il appelle « Le Docteur » et qui fut en réalité le chef de la police secrète de Fujimori. Mais on n'est nullement obligé de prendre ces éléments en compte car le roman se suffit à lui-même. C'est l'histoire d'un scandale médiatique qui révèle au Pérou la participation d'un industriel à une partouze. Elle se déroule à Lima dans les années quatre-vingt-dix, quand la guérilla de mouvements maoïstes comme Le Sentier Lumineux était encore active. Les riches Péruviens sont naturellement visés, car susceptibles d'être enlevés. On ne peut pourtant pas dire que l'ingénieur Cárdenas et sa femme Marisa en souffrent. Pas plus que l'avocat Luciano et son épouse Chabela. Ils vivent dans leur petite société protégés et peuvent toujours faire une escapade à Miami s'ils veulent échapper aux coupures de courant. Pourtant le monde de Luciano semble s'écrouler quand le très peu fréquentable journaliste Rolando Garo, directeur de *Strip-tease* une revue spécialisée dans les scandales, lui met sous le nez des photos dont il se serait bien passé. On l'y voit entouré de quelques prostituées et d'autres hommes, participer à une orgie. Luciano imagine soudainement son couple s'écrouler, mais ce sera bien pire encore, car le journal sort et il devient aussitôt l'unique centre d'intérêt du pays. Marisa ne veut plus le voir même si de son côté elle goûte avec délectation les plaisirs saphiques dans les bras de Chabela. Vargas Llosa semble se délecter entre fantasmes personnels et description de la corruption de son pays. Et il n'est pas le seul. Si dans le quartier des Cinq Rues de Lima habitent des personnages que la pauvreté a affranchi de toute morale pour survivre, le roman n'en demeure pas moins résolument optimiste. Il y a de quoi vivre agréablement dans ce pays.

La dernière étape

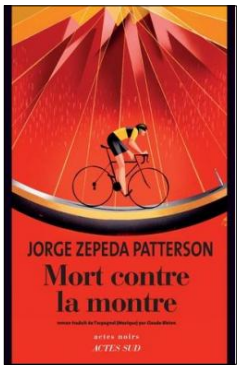
Alfred Azkabade, Hugo Poche

Petite question : qu'est-ce qui symbolise le mieux le mois de juillet? Les vacances, la plage, le soleil? Réponse négative. Le mois de juillet est avant toute chose le moment du Tour de France. L'irremplaçable Tour de France. Le plus grand spectacle gratuit qui draine depuis un siècle des millions de Français mais aussi de Hollandais et d'*aficionados* d'autres nationalités sur les routes de l'Hexagone. Alfred Azkabade vous fait vivre en avant-première celui de 2019 dans un polar particulièrement sympatoche qui vous fera vivre l'évènement de l'intérieur. N'allez pas imaginer que l'on se vautre dans la soie sur la Grande Boucle. Pour la plupart de ceux qui la font vivre, le Tour est d'abord celui des hôtels Formule 1 et autres logements pourris ainsi que des sandwichs Sodexo. C'est ce que découvre Hugo Taquelin, jeune journaliste en CDD au *Progrès*. Hugo se tape habituellement les chiens écrasés mais cette année, le patron du Tour est retrouvé assassiné peu avant le départ à Lyon. C'est donc pour enquêter qu'Hugo est réquisitionné pour suivre l'épreuve. Or sil est une chose qu'il déteste, c'est bien le vélo. Il en a bouffé jusqu'à plus soif pendant son enfance sur toutes les routes de France dans le VW Combi de son père qui vénérait la petite reine. Même son prénom traduit la passion familiale, car Hugo fait référence au grand Hugo Koblet, playboy suisse vainqueur du Tour en 1951. Le voilà néanmoins parti dans la Renault de son collègue Hampteau qui contrairement à Hugo attend chaque année sa virée estivale avec impatience. Non seulement, il se délecte des étapes de montagne, mais il y trouve surtout motif à faire ce qu'il préfère : boire beaucoup, se marrer et se taper des gonzesses. Pour le début du programme, aucune difficulté. Afin d'arriver au top de sa forme sur le Tour, Hampteau s'astreint à un régime sévère, refusant toute nourriture pour se contenter de nombreux verres d'anisette. Mais les résultats sont là : douze kilogrammes perdus. Pour le reste, les avis sont partagés car selon Hugo l'âge d'Hampteau fait furieusement penser à la météo. Température réelle, quarante-quatre ans, température ressentie, soixante-douze. Mais dans un malentendu tout est possible. La concurrence est néanmoins sévère dans cette micro société de mâles qui virent rapidement aux bonobos priapiques dès qu'ils approchent une hôtesse. Elles n'ont donc pas la vie facile, levées aux aurores, souriant toute la journée en distribuant casquettes et saucissons, et surtout en mettant en valeur leurs courbes avantageuses. N'allez pas croire qu'Azkabadze n'aime pas le vélo. Son livre traduit sa grande connaissance de l'histoire de ce sport. Son bouquin est farci de références vélocipédiques. Grand dénonciateur du dopage, chimique ou mécanique, Vortaire n'est autre qu'Antoine Vayer qui calcula pendant des années la puissance des cyclistes dans les colonnes du *Monde*. Alors faites comme Hugo, redécouvrez la montée du Ventoux ou les étapes de plaine pour votre plus grand plaisir.

Mort contre la montre

Jorge Zepeda Patterson, Actes Sud

Toujours pas rassasiés du Tour de France ? On vous comprend, surtout après l'abandon de Thibaut Pinot à qui la victoire était promise cette année. Alors on y retourne avec un second polar écrit par un auteur mexicain, Jorge Zepeda Patterson. Cette fois ce n'est pas le directeur du Tour qui est assassiné mais le principal coéquipier d'un des favoris de la Grande Boucle. Un Anglais retrouvé mort dans sa baignoire le soir d'une étape. Le meurtre est présenté comme un suicide pour que la course continue. Et ce n'est que le début des incidents qui vont se multiplier tout au long de la course. Mais plus que l'enquête c'est bien le déroulement de l'épreuve qui cloue le lecteur à son bouquin, chaque étape étant décortiquée tactiquement et techniquement. On pardonnera sans difficulté quelques imprécisions que l'on mettra sur le dos du traducteur. Non les coureurs ne roulent pas avec des pneus *tubeless* collés aux jantes mais avec des boyaux. Ou alors de manière exceptionnelle. Ils n'ont pas de potentiomètre mais un cardiofréquencemètre pour mesurer le rythme de leur cœur. Et Joseba Beloki n'était pas un coureur italien du temps d'Armstrong mais un Basque qui méritait le terme de « chaudière » tant il consommait des produits prohibés. Broutilles. Autant que par son suspens le roman vaut par la description de cette micro-société qui est celle des coureurs. À leur tête le leader de l'équipe que ses équipiers doivent protéger pour qu'il gagne. Chez la Protex, il s'appelle Steve Panata, un Américain qui espère gagner son cinquième maillot jaune histoire d'égaler les records d'Anquetil, de Merckx, d'Hinault et de Miguel Indurain. Armstrong et ses sept victoires on oublie. On parle ici de vélo pas de mafia. Son principal coéquipier est français, Marc Moreau surnommé Annibal pour sa capacité à passer les cols alors que Panata est avant tout un rouleur. Les deux hommes ont construit ensemble leur carrière au point de se donner du « *bro* ». Plus encore que l'assassinat du coureur anglais, c'est la concurrence entre Steve et Annibal qui va dérégler la belle mécanique de la Protex. Même si le Français se considère avant tout comme un *gregario*, que l'on traduit selon ses goûts porteur d'eau ou domestique, son entourage ne le voit pas ainsi. À commencer par sa fiancée Fiona, la rousse Irlandaise qui a plus d'un atout pour stimuler ses talents d'escaladeur. Pas pendant l'épreuve malheureuse tu vas nous l'épuiser ! La rivalité des hommes c'est l'histoire du vélo faite de trahisons et de promesses non tenues. Hinault et Lemond en 1986, Wiggins et Froome en 2012. Alors peut-être sera-ce enfin l'année d'un Français sur le Tour. Sinon nous attendrons Pinot en 2020. Allez Thibaut !



La salle de bal

Anna Hope, Gallimard

1911, asile de Sharston dans le Yorkshire près de Leeds. On y accueille ceux qui viennent s'y réfugier. On interne aussi des faibles d'esprit et ceux qui attentent à l'ordre social. Ella Fay fait partie de cette dernière catégorie. À vingt ans, elle a déjà passé dix années dans une filature quand elle brise une vitre pour dire son refus de ses conditions de travail, de son air irrespirable, des poussières en suspension, des ordres des contremaîtres. Tout cela pour un salaire de misère dont la moitié sera préemptée par son père, avant de passer dans les poches de son mari, qui ne sera pas pour autant avare en coups. Sa mère pourrait en témoigner. John Mulligan est Irlandais. Il a trouvé dans l'hospice un lieu de refuge quand rien n'allait plus chez lui après la mort de sa petite fille et le départ de sa femme. Mais si l'on peut rentrer volontairement à Sharston, on en sort que sur accord de ceux qui gèrent l'hospice. Autant dire que les plus nombreux finissent à la fosse commune. La vie est dure pour ceux que l'on souhaiterait qualifier de patients. Ella Fay travaille dans l'étuve de la buanderie et John aux champs. Le jeune médecin Charles Fuller est le troisième protagoniste du roman. Musicien, il a instauré un bal hebdomadaire chaque vendredi où sont conviés les malades de Sharston, du moins quand ils se sont bien comportés. Le livre vaut beaucoup pour la présentation de l'eugénisme que tente d'instaurer Fuller. L'épisode est réel, puisque Winston Churchill prôna avant la Première guerre mondiale la stérilisation pour améliorer la société anglaise. Que le symbole de la résistance aux Nazis fût celui qui défendit leurs théories ne manque pas d'étonner. L'histoire est pourtant réelle car Churchill et les eugénistes y voyaient un moyen de se débarrasser non seulement des malades mentaux mais aussi des indigents perçus comme une charge pour la société britannique. Dans *La salle de bal* Fuller est celui qui porte ce projet, un peu parce qu'il y voit un moyen de sortir de sa condition de médecin anonyme en suivant Churchill.

Souvenirs de la marée basse

Chantal Thomas, Seuil

On aime nager chez les Thomas et on aime peut-être plus encore la mer. Cela commence avec Jackie la maman de Chantal qui, résidant à Viroflay dans les Yvelines, profitait des joies du Grand Canal. Pas de celui de Venise, le Grand Canal de Versailles! Encore jeune fille, elle s'y rendait à vélo, munie sous ses vêtements de son maillot, avant de se jeter à l'eau qu'elle fendait « *d'un crawl élaguant et scandé* ». Et ce n'est pas le vieux gardien du parc qui aurait été en mesure de la rattraper, même en courant. Pour élargir son horizon, Jackie profita avec ses parents Félix et Eugénie des premiers congés payés. Pour ce rescapé de la Grande guerre, qu'une blessure rapide avait sauvé de la boucherie, ce fut une occasion inespérée de découvrir Arcachon. Un lieu dont Félix et Eugénie tombent amoureux et où ils reviendront vivre. Neuf ans plus tard, Jackie a grandi puisqu'elle est enceinte. Aucune raison d'arrêter de nager en cette année 1945, c'est donc entre deux eaux,

celle d'un lac de montagne et le liquide amniotique de sa mère, que Chantal s'apprête à naître. Jackie ne met pas longtemps à rejoindre ses parents qui habitent désormais sur le Bassin. Elle vient d'abord y passer des vacances et c'est le premier contact de Chantal avec l'océan et la plage qu'elle découvre à quatre pattes. En été les rencontres ne manquent pas, dans les tentes que l'on dresse pour se déshabiller ou sur le sable. La marée basse lui ouvre d'infinies découvertes tant elle élargit son horizon. Avec le temps la petite Chantal comprend tout ce que l'on peut faire dans cet environnement : ramasser coques, palourdes ou couteaux ou alors le temps venu nager comme Jackie même si le crawl lui reste à tout jamais inaccessible. À la mort de son mari, Jackie migre vers les plages de la méditerranée, Menton d'abord puis Nice. Mais toujours en nageant. Chantal fait de même. Devenue professeure à New York, elle profite du métro pour se rendre sur l'océan entre deux corrections de copies qu'elle amène sur la plage.

Au bonheur des ogres

Daniel Pennac, Gallimard

Certes ce n'est pas une nouveauté. Vous l'avez d'ailleurs peut-être déjà lu puisque le bouquin est sorti en 1985. Mais pourquoi se priver d'un tel plaisir car même si Pennac ne tient pas toujours le rythme endiablé du début du livre, quelle réussite ! *Au bonheur des ogres* fit instantanément passer son auteur à la postérité alors que le livre était publié dans la Série noire, assurément pas la collection la plus prestigieuse de Gallimard. Mais avec les deux suites de la saga Malaussène, Pennac accéda à la « Blanche ». Comme si les polars constituaient une catégorie inférieure, ce qui est infiniment contestable. Il ne prit pas pour autant la grosse tête, tous ceux qui ont assisté à sa venue à la bibliothèque de l'Insee à Paris pourront en témoigner. L'idée géniale de Pennac est d'avoir constitué une tribu comme cellule de base du roman. À sa tête, Benjamin Malaussène comme chef de famille trois sœurs, deux frères ainsi que l'indispensable Julius le chien épileptique. Louna est déjà adulte puisqu'elle passe son temps à se demander si elle doit avorter, Clara la photographe prépare son bac, Thérèse prédit l'avenir, Jérémy est au collège alors que le petit dernier est encore un enfant. Quant à Julius, c'est un cabot particulièrement affectueux qui « *pue comme une décharge municipale. Sa langue sent quelque chose comme le poiscaille rance, le sperme de tigre, le Tout-Paris canin.* ». Les Malaussène ne sont pas pour autant orphelins. Leur mère a juste pris l'habitude de partir essayer des nouveaux amants. Le tout se passe à Belleville, symbole d'un Paris ancien que Pennac adore au point d'avoir écrit les textes d'albums photos de Doisneau sur le quartier. L'autre idée de génie est que Malaussène exerce le métier de bouc émissaire au service réclamations d'un grand magasin jamais nommé, mais qui ressemble bougrement au BHV. Qu'un client vienne se plaindre d'un achat et l'on appelle immédiatement Malaussène pour qu'il endosse la responsabilité de la faute. L'effet est quasiment garanti, le client repartant apitoyé. Il arrive même que l'acheteur encourage Malaussène à se révolter contre le traitement qui lui est imposé par ses supérieurs hiérarchiques. La trame du roman est policière avec une première explosion dans le magasin, suivie d'autres toutes mortelles. L'enquête menée en parallèle avec la police par la tribu, renforcée par la nouvelle petite amie de Benjamin, n'est toutefois qu'un prétexte. Peu nous importe ou presque qui est l'assassin, l'essentiel étant de côtoyer cette joyeuse famille.